

Cycle « [Re]politiser l'écologie, un champ de bataille ! »

Source : <http://www.rencontresdescontinents.be/Repolitiser-l-ecologie-c-est-toujours-un-champs-de-bataille-Les-traces.html>

**(RE)POLITISER
L'ÉCOLOGIE,
UN CHAMP
DE BATAILLE !**



Les traces de la Rencontre-débat du 14-5-19

« Liens entre enjeux sociaux et écologiques à travers le prisme des inégalités et des dominations »

Claudine Drion :

Experte en genre et en développement durable. Enseignante de méthodes en sciences sociales. Pédagogue et formatrice d'adultes, elle travaille aujourd'hui comme chargée de mission au Monde selon les femmes. Conseillère à la formation à la FOPES (Faculté ouverte de Politique économique et sociale). Députée Fédérale de 1999 à 2003.

Publications :

- Genre et développement durable, Essentiel du genre 09, Bruxelles, Le Monde selon les femmes.
- Femmes d'ici et d'ailleurs, un avenir métissé et solidaire, édité par Nejma, FPS, Liège.

Pour son intervention, Claudine Drion s'est inspirée des écrits et de la réflexion d'Emilie Hache.

L'écoféminisme est une manière de mettre les femmes (et les hommes) en action.

Il est un mouvement radical qui englobe les dimensions émotionnelles et affectives dans son approche.

Le croisement entre féminisme et écologie est porteur d'espoir pour toutes les femmes : il a permis de reconnaître les liens entre domination de la nature et domination des femmes dès

les années 80, s'appuyant sur la pensée de Françoise d'Eaubonne, considérée comme une pionnière de l'écoféminisme en France, dans les années 70.

Claudine Drion se joint à Bénédikte Zitouni pour proclamer la dimension catastrophiste qui accompagne généralement les discours concernant les enjeux écologiques.

L'écoféminisme veut sortir de la sidération et opposer l'espoir à l'effondrement, en nous réinscrivant tous.tes dans les cycles du vivant.

Sa rencontre avec l'altermondialiste et féministe Vandana Shiva lui a permis de prendre conscience de la distinction entre écoféminisme du Nord (centré sur la lutte contre le nucléaire) et du Sud (centré sur la préservation des ressources naturelles).

Dans les années 80, le mouvement écoféministe s'est mis en marche par « peur du nucléaire ».

Les femmes du mouvement « greenham Common » en Angleterre ont tenu durant 17 ans dans leur « camp pour la paix ».

Ces mouvements de lutte pacifiques, écologistes et féministes ont réuni des militantes et penseuses venues de divers combats.

L'écoféminisme, c'est le refus d'une pensée exclusivement rationnelle, qui évince les dimensions émotionnelles.

Actuellement, une nouvelle vague écoféministe voit le jour avec la cosmogonie Andine.

L'enjeu de l'écoféminisme en Afrique consiste à faire valoir et reconnaître le savoir traditionnel des femmes.

L'écosocialisme passe les enjeux environnementaux à la grille d'analyse des rapports homme-femme et interroge la relation entre capitalisme et patriarcat.

Les femmes refusent de se voir réduire à une identité biologique de « porteuses de vie ».

Thierry Amougou :

Docteur et Professeur en sciences politiques et sociales à l'Université catholique de Louvain et directeur du CriDis, Centre de recherche Interdisciplinaire, Démocratie, Institutions, Subjectivité. Il est également chercheur associé au Centre Tricontinental (CETRI).

Évaluateur certifié des politiques publiques.

Auteur de l'article récent paru dans le Monde du 24-03-19 : « Pourquoi la jeunesse africaine ne se mobilise pas pour le climat »

Et de *L'esprit du capitalisme ultime*, PUL, 2019

Nous vivons une époque de crise de la modernité et de la rationalité moderne.

Cette crise est à mettre en rapport avec notre déconnexion émotionnelle et le lien exclusivement instrumental de la nature.

Il y a urgence à se reconnecter et de sortir d'une analyse binaire.

Le moyen d'y parvenir passe nécessairement par une sortie du capitalisme.

Comment les rapports Nord-Sud sont-ils construits et comment se perpétuent-ils ?

Nous sommes inscrits dans un rapport de domination déterminé par l'occident.

Le climat a une race et une rationalité occidentale !

Une économie d'abondance et écologiquement durable est-elle possible ? OUI, les sociétés dites « primitives » ont développé ces modèles.

Mais elles passent par un impératif, qui est d'accepter de ne pas satisfaire tous ses besoins. Ces sociétés non productivistes s'appuient et se construisent sur des interdites, des valeurs et une éthique.

La rareté et le « manque » sont relativisés par les valeurs inculquées.

Il faut accepter de vivre en deçà des capacités de production.

Dans une société d'abondance, il faut être capable de plus et se contenter de moins.

Contrairement à la modernité, qui est « la société du fruit hors saison ».

L'écologie n'est pas une question scientifique, la science étant elle-même une invention occidentale.

Il faut inclure la diversité culturelle dans l'approche de l'environnement : imposer la culture capitaliste conduit à la consanguinité culturelle.

Nous devons sortir de la dictature de la rareté, de l'extension à l'infini de nos désirs !

L'argument mis en avant par le système à l'œuvre est « la rationalité instrumentale », instrument au service de l'hégémonie de la modernité occidentale.

Il y a une réelle déconnexion entre les questions écologiques et économiques, or, elles sont liées !

Le climat a une race, une rationalité et « ventre creux n'a point de climat ».

Il y a une réelle différence entre les émissions d'opulence au Nord et les émissions de pauvreté au Sud.

Que faire pour repolitiser les questions écologiques ?

- Défendre la démocratie réelle, contre la centralisation étatique et le marché auto-régulateur,
- Combattre le capitalisme,

Sortir de la logique de domination, quand les destructeurs donnent des leçons aux peuples premiers, passe par la recreation de politique.

Quand il n'y a plus qu'une seule voix, le politique n'existe plus.

Il faut se réinscrire dans des temporalités longues et écrire l'histoire par le bas.

Il faut créer de la diversité culturelle dans le discours écologique.

Luis Martinez :

Luis Martinez Andrade est titulaire d'une licence et d'un master en sociologie de la Benemérita Universidad Autónoma de Puebla (BUAP), Mexique. Il est Docteur en sociologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS). Sa thèse a été réalisée sous la direction de Michael Löwy (CNRS).

Auteur de *Écologie et libération* (Van Dieren, 2016) (traduit en espagnol en 2019), et de *feminismos a la contra* (Recueil d'entretiens avec des féministes européennes, latino-américaines et nord africaines)

Il travaille actuellement sous la direction de Françoise Vergès et Geoffrey Pleyers sur le sujet « Le progrès social et la justice globale au prisme de l'épistémologie du Sud ».

Il existe plusieurs définitions de l'écologie, qui ne peut se réduire au capitalisme vert.

Faire du vélo, ça ne suffit pas !

Le courant de pensée écologiste sud-américain, « l'écologie des pauvres », s'inscrit dans un contexte de pensée décoloniale.

L'écoféministe du Sud Yvonne Guevara, du courant de la *théologie de la libération*, questionne les rapports de domination des femmes en ces termes : quels hommes dominent quelles femmes ? Des hommes blancs ? Racisés ? Animalisés ?

Le patriarcat préexistait-il aux conquistadors ?

Les nouveaux modes de pensées politiques et théoriques sont hétérogènes, mais toutes ces luttes sont anti capitalistes, anti modernistes et anti coloniales.

Certaines luttes ne se disent pas écologistes, mais cette dimension y est présente : « avec notre combat, même la rivière sera libérée ».

Les combats écologistes relèvent aussi d'une dimension spirituelle : quel est le statut de la terre ? La terre-mère.

Une mobilisation du vocabulaire religieux est observée dans la lutte anticapitaliste.

La distinction n'est pas entre les croyants et les athées, mais entre les dominants et les opprimés.

L'intégralité du support de l'intervention de Luis Martinez nous a été transmise par l'auteur (heureusement...).